



GRAVITÉ
NUMÉRO 1

ÉQUIPE

*Direction littéraire : Élise Warren et
Cédric Trahan*

Direction artistique : Élise Warren

Révisseuse : Julie Roy

Graphisme et illustrations : Élise Warren

DÉPÔT LÉGAL

Bibliothèque et Archives — 2018

© Revue Saturne





01
GRAVITÉ

09
BIENVENUE
PAR ANNA ZERBIB

16
ROSE
PAR ÉDITH PAYETTE

20
LE FLEUVE
PAR CYNTHIA MASSÉ

27
TENIR TOMBER
(ET GRAVITER PAR LES FLANCS)
PAR CATHERINE ANNE LARANJO



BIENVENUE

par Anna Zerbib

Quand on a visité je ne savais pas
La famille du dessus étend ses draps bruns sur le fil
Ils pendent devant notre fenêtre de cuisine
Ça fait beaucoup d'ombre dans la journée

On a plié notre lit en divan déplacé dans le salon vide pour que les
amis s'assoient
J'ignore si on va le remettre dans la chambre

Avez-vous remarqué ça fait de l'écho dans les pièces
On a eu besoin d'espace
voir ce qui se tenait entre nos corps

Ne faites pas attention
On ne lave pas notre linge
On a défait quelques boîtes mais
les sacs se remplissent
Il faudrait les porter à la buanderie juste au coin

Les fenêtres ont trois vitres
C'est un appartement bien isolé
Elles ne s'ouvrent pas je n'ai pas assez de force dans les doigts il m'a
expliqué c'est un mécanisme
spécial

Les amis demandent : ça aussi c'est votre porte
Oui je crois enfin c'est la sortie de secours
alors oui

Vue sur la ruelle vue sur des trentenaires avec enfants
C'est beau

Le four est immense et le frigo

L'après-midi les petits jouent dehors
Depuis le balcon on les regarde la chatte miaule de les rejoindre
Le soir ce n'est pas chez nous qu'ils rentrent
Leurs pas cognent au-dessus de nos têtes ils deviennent énormes

Prenez
Nos placards sont remplis de fruit secs nous avons
des provisions pour l'hiver entier
On pourrait même ne jamais
ressortir

Je n'ai pas mis de photo de toi ici

Les éclairages sont très doux dans le salon
C'est la magie de l'halogène
Ça grésille juste un peu quand il veut tamiser
alors souvent on éteint

La nuit la chatte dort dans sa cage de voyage c'est drôle
Elle a cessé de la détester
Je lis *L'Amant* lui *Désobéir*
Je reste encore longtemps les yeux ouverts avant

C'est romantique le plancher craque comme dans les vieilles maisons
les salles de danse mais
il m'entend me relever la nuit il sait
Je ne vais pas à la salle de bain

Je fredonne si maman si
Les cartons ne sont toujours pas défaits ça fait une semaine
On est jeudi et j'essaye d'imaginer
ce qu'il y a eu d'impossible dans ton jeudi
Je te vois sur le bord du vendredi
glisser



Je ne sais pas si ma vie est dans ces boîtes
Est-ce encore la peine de les ouvrir

As-tu pensé au monde sans toi
à cet accroc
Oui petit comme ton corps
Tu es morte là où le collant
casse dénude ma jambe
me donne crue
quand j'ose sortir
Tout part d'un fil qui saute
se déchire le voile
J'ai froid on n'arrête pas l'ouverture
avec du vernis
C'est faux on n'arrête pas
ce qui file

Je suis tombée mille fois de ton nid
Rien n'a changé c'est vrai est-ce que c'est grave
Je me suis choisi un nouveau monde
c'était seulement cent dollars de plus

Je vais m'ébrouer à la piscine coin Marianne Mentana
plonger dans l'eau mon corps meilleur souvenir de toi
Je suis revenue sur mes pas j'ai marché sur mes traces
vers l'appartement qu'on a laissé
trop petit trop de peine
Je ne sais pas faire autrement que reprendre



le même chemin
sinon j'oublie mes amis le savent bien
qui me dessinent des plans des cartes des flèches
Mais toujours je me perds où l'on s'est perdues
Là dans la lumière froide
d'un été qui était le dernier sans le dire

J'ai encore l'air d'une enfant la tienne je vais avoir trente ans
Rien de grave rien de bien
méchant
Je peux tout faire maintenant je suis libre tu es
partie
Je n'ai plus de mère sur les épaules
seul le poids de l'amour encore
m'étrangle
La blessure a coulé de mon cœur à mon corps pour se fermer avec
mes jambes après
Est-ce que c'est grave
Je pourrais mettre mes bras autour de tous les cous

Un soir il a joué de la guitare j'ai chanté les voisins ont tapé
au plafond dommage
Dans le couloir jusqu'à la chambre je danse d'avant en arrière j'ap-
privoise le tunnel
Il me tient la main comme l'été sur la slackline il a connaissance du fil
Je préfère qu'on vienne chez nous on a de la place maintenant
Voyez la taille du placard dans l'entrée je pourrais presque y habiter

Anna Zerbib

Anna Zerbib est agrégée de lettres modernes, elle a enseigné la littérature en France au secondaire. Après un master de recherche en poésie à l'École Normale Supérieure de Lyon, elle poursuit à présent une maîtrise en création littéraire à l'Université du Québec à Montréal. Elle a été lauréate du Prix du jeune écrivain de langue française en 2015 et elle publie des essais, poèmes et nouvelles dans différentes revues littéraires en France et au Québec.

ROSE

par Édith Payette

Au dernier de mes anniversaires auxquels elle aura été présente, ma grand-mère m'a donné un vase rose acheté dans une brocante. Il avait dû coûter moins de cinq dollars. Aucune importance. Il avait de la valeur pour elle — j'ignore pourquoi.

Je garde donc le vase rose, le protège des caprices de mon chat, le transporte soigneusement lors de chacun de mes déménagements. Il ne faut pas le laisser tomber.

Il reste vide. Rien n'est assez précieux pour le remplir.

•

Avant de m'endormir, je m'hypnotise sur les réseaux sociaux.

Aasia Bibi tente de servir du lait empoisonné à la famille de l'homme qu'elle a été forcée d'épouser.

Rose McGowan dénonce les agissements de Harry Weinstein.

Le mouvement « me too » de Tarana Burke prend une ampleur inattendue.

Julie Snyder porte plainte contre Gilbert Rozon.

L'accès à l'avortement et à la contraception devient de plus en plus difficile aux États-Unis.

Les masques des loups ne tiennent plus : ils gisent par terre avec mon cœur.

Ressentant la douleur de ces femmes comme des serres autour de ma gorge, comment regarder sans rougir mon profil où s'accumulent les photos de moi riant avec des amies?

Je supprime de plus en plus de photos. Je n'en publie plus. Devant le monde qui se teinte de sang, je ne sais quoi répondre sinon le gris. Je veux disparaître dans le décor. Laisser briller celles qui connaissent la véritable souffrance. Si j'arbore de belles couleurs, j'ai peur d'attirer l'œil et de laisser croire que tout va bien. Mieux vaut me fondre derrière l'écarlate, l'appuyer, en devenir le ton complémentaire.

M'effacer pour ne pas masquer ces corps au sol. Qu'on les relève.

•

Je ne sais plus quand me taire et quand parler. Je ne veux pas voler les mots de celles qui souffrent bien plus que moi, mais ma voix devrait s'unir aux voix des femmes, ne serait-ce que pour couvrir celles des hommes qui prétendent que ce n'est rien.

Y a-t-il quelque chose à dire qui ne soit pas infiniment trop petit quand Andrée m'apprend au téléphone qu'elle a laissé Mathieu après qu'il lui ait serré le poignet jusqu'à ce qu'elle pleure? Je demeure immobile sur mon divan. Muette. Il n'y a que le silence qui semble



Une fois au bar, je vois Mathieu qui boit avec ses amis. Mes parois de verre éclatent sous la pression de ma colère. Je m'approche, il me salue. Je m'assois avec eux et leur raconte ce qui est arrivé à Andrée. Pas un son. Ils regardent Mathieu, lui garde les yeux fixés sur sa pinte. L'un d'entre eux la saisit et la lance sur le plancher, puis se lève et quitte le bar. Je m'en vais aussi.

En rentrant chez moi, je regarde le cadeau de ma grand-mère. Elle m'a laissé quelque chose d'essentiel. Le vase est plein. Rose d'indignation.

assez immense pour envelopper cette peine.

Mes yeux, eux, bougent. Se portent sur le vase rose me surplombant.

Même quand je ressens la colère de toutes ces inconnues, de toutes mes amies, je ne peux pas le briser pour me défuler.

Compter les blessées me vide, me laisse sans espoir. Je suis creuse moi aussi. Il me faudrait contenir quelque chose d'important.

•

Parce que c'est samedi soir, je noircis le contour de mes yeux, j'enfile des chaussures inconfortables. Je n'ai pas la force de ne pas le faire. Pourtant, je flotte loin au-dessus de mes robes.

Édith Payette

Originnaire de Lanaudière, Édith Payette a complété un baccalauréat en Littératures de langue française à l'Université de Montréal. Elle est actuellement étudiante à la maîtrise en recherche-création. Ses recherches portent sur le personnage du double dans l'œuvre de Leonard Cohen. Elle a publié auparavant dans les revues *Ekphrasis*, *Le Crachoir de Flaubert*, *Cavale* et *Le Pied*.

LE FLEUVE

par Cynthia Massé

Nous voguions, toi et moi, sur ton bateau qui me paraissait si imposant et si insignifiant à la fois. Un vaisseau de réalité. Il en aurait fallu de peu pour que j'eus été emportée par les vagues, par mes émotions incendiaires. La nature et moi, l'une à côté de l'autre et ne se rejoignant pas tout à fait : relation amour-haine depuis des générations. Ma mère n'aimait ni la baignade ni l'extérieur, alors je faisais de mon mieux pour changer la donne. Je la changeais pour toi. Pour briser le cycle, aussi, mais surtout pour toi. Et je me détestais d'avoir choisi un moyen si attendu.

Étendue à la proue, je buvais le fleuve à grandes lampées, de mes mains qui saisissaient ce qu'elles pouvaient des émois. J'étais une dune de sable nacré, en proie aux marées de ton regard, inestimable bouée en cas de tempête. J'avais besoin de ta présence sécurisante, de la poésie de mes seize ans. Mais pour cela, j'avais dû me changer, mettre de l'eau dans mon vin, de la patience dans ma coupe. Retourner en arrière. J'avais dû me passer sous silence, me reléguer aux signes de tête, au plafond de verre. Te souviens-tu de notre jeunesse? De nos espoirs?



On rêvait de tellement plus que l'existence que l'on mène ici, au bord du fleuve. Mais en ce jour comme en bien d'autres, tu guidais notre parcours au gré de tes envies, toujours en contrôle. Tu avais choisi la vie de Sorelois dompté. Et j'étais là, présente. Désintéressée et soumise, ce qu'il me fallait être, ce qu'il a longtemps fallu que je sois.

Éternellement accueillant, le soleil n'avait pas vu mon visage depuis des millénaires. Il me caressait les paupières de sa chaleur douce et constante. Je lui rendais la pareille en questionnant mes priorités : j'ai longtemps hésité entre la liberté et la soumission. Il me semblait que plus j'étais libre, plus la solitude creusait mes cernes. C'est épuisant, l'indépendance. Cette solitude courait les rues, se perdait entre nous deux sur la route qui sépare Sorel et Montréal. Je ne la rattrapais que lors de longs trajets à bord de l'autobus 700. Et de toute façon, je choisisais l'amour puisque ça me semblait logique. Puisque dans la longue lignée de femmes qui m'ont tout légué, le mariage et l'obéissance avaient toujours gardé l'œil sur moi, petite fille douce et prometteuse. Mais j'avais laissé toute la place à un feu qui me brûlait de l'intérieur. Je crachais des cendres sur ma violence de minuit. J'aurais pu, dans mes derniers souffles, m'emparer de la flamme, me laisser prendre entièrement par elle, mais j'ai choisi de piétiner les braises mourantes. Pour remettre le difficile à demain.

Perdue dans mes pensées, je fus surprise de remarquer que tu ralentissais le pas de ton embarcation. Amusé, tu t'arrêtas juste assez rapidement pour me jeter par-dessus bord, avant de te précipiter toi aussi dans le long cours d'eau menacé par la pollution. C'était dégoûtant

et séduisant à la fois. La peur des créatures marines et de l'engagement s'entortillait autour de mes frêles chevilles. Je n'avais pas assez marché vers toi. J'ai fait de ma vie un marais de rage noire. À quoi bon tenir debout quand tout nous tire vers le bas à outrance? À quoi bon partir quand on sait que les algues nous ramèneront inévitablement au point de départ? J'ai beau tenter de me défaire de l'emprise de cette rive fantôme, de ce vide qui m'habite, rien n'y fait. Voilà pourquoi, à tous les vendredis, on se retrouve au Pub O'Callaghan et on boit pour oublier qu'il nous est impossible de quitter ce monde de chimères, impossible de vouloir plus que cette vie aigre-douce.

Je crachais des cendres sur ma violence de minuit.

Et alors qu'une force inconnue m'appelait à fuir, le fleuve Saint-Laurent devint, ce jour-là, le lit de notre amour naissant. S'y noyer ou survivre à la sécheresse? Je sais bien que malgré les déversements, les affronts et les insultes, le fleuve sera toujours le premier témoin de notre union. Cours d'eau natal qui a vu couler mes abandons, mes faiblesses. Le grand Saint-Laurent comme une preuve, un souvenir du chemin parcouru sur mes jambes qui élancent. Mes échecs feront naufrage sur les rives de Saint-Ignace.

Je reviens tout droit de mon passé, il y a longtemps que je ne

m'étais pas revue. J'y suis encore retournée, et pourtant je n'arrive pas à trouver le commencement. Sorel s'est faite en mon absence. Mon premier amour continue de grandir. Alors je pars pour une longue traversée. Un pied sur la rambarde du pont Jacques-Cartier.

Cynthia Massé

Cynthia Massé a beau avoir obtenu la note de 0/10 dans sa toute première dictée, cela ne l'a jamais arrêtée. Elle a entrepris un diplôme d'études collégiales en sciences de la nature pour décider que ce n'était pas pour elle, même chose pour son emploi au Tim Hortons. Malgré tout, elle a récemment terminé son Baccalauréat en écriture de scénario et création littéraire à l'Université de Montréal, où elle termine présentement sa maîtrise en littérature. Lauréate du Prix du Récit de Radio-Canada en 2016, elle adore les chats et publie parfois dans des revues de création littéraire.



TENIR TOMBER (et graviter par les flancs)

par Catherine Anne Laranjo

Comme la gravité est susceptible d'occuper toutes les dimensions qui existent, ses ondes pourraient être un moyen particulièrement prometteur de détecter toutes les dimensions au-delà de celles que nous connaissons, si elles existent.¹

•

27 octobre, entre Montréal et Barcelone

Ce n'était pas fini il fallait revenir il fallait retourner

Quand est-ce qu'on fait la différence entre ça :

Revenir. Retourner.

Rentrer. Aller. Venir. Tenir. Tomber.

Comment est-ce qu'on fait la différence entre être sur terre et y errer

Exister debout en soi ou manipulée par des fils invisibles

¹ Hypothèses avancées par deux chercheurs allemands de l'Institut Max Plank, propos recueillis du SciencePost <http://sciencepost.fr/2017/05/ondes-gravitationnelles-dimensions-supplementaires/> (6 novembre 2017). À partir d'ici, tous les passages marqués par l'italique à même le corps du texte renverront à cette même source.

Des grandes mains rose pâle trafiquant en secret
Des forces insensées
Je veux dire est-ce que vivre et être vécue c'est
Pareil partout tout le temps du monde.

Ça fait longtemps que je me connais et me reconnais, que je nais et me reconstruis sans arrêt. Ça fait longtemps que je deviens toujours plus précise et toujours plus possible, simultanément. Ça fait longtemps que je me comprends mieux, les voyages ont aidé mais je n'ai toujours pas élucidé mon problème de distances. Tout se passe comme s'il n'existait jamais rien de plus central, dans ce monde, devant ces êtres et ces événements, que l'endroit où mon cœur se trouve vis-à-vis d'eux. Je n'ai ni contrôle ni envie de contrôle sur quoi que ce soit excepté sur la distance entre moi et le reste. Entre ce que je veux près, loin ou moyen.

Je t'aime de près viens près. Je t'aime de loin reste loin. Je t'aime à peu près tu peux avancer jusqu'au milieu mais pas plus s'il te plaît pas plus que ça

J'ai toujours
La carte de la disparition

Je peux toujours quitter mais je n'ai pas encore élucidé
Ce qui tire mon corps vers d'autres et l'éloigne du reste
Ce qui attache mon cœur à certains icis et pas ailleurs
Pourquoi je suis toujours à la bonne place au bon moment, que sans y travailler j'y consens

Et que
Tout le reste, ce que je ne regarde pas
Meurt entre-temps

Comment il se fait qu'une chose que je ne connais pas me presse autant vers l'ici sans vraiment tellement nécessairement l'avoir choisi
Je veux dire : la chose, l'ici.

S'il y a des dimensions supplémentaires dans l'univers, les ondes gravitationnelles pourraient nous le dire, celles-ci pouvant parcourir toutes les dimensions présentes dans l'Univers, même celles trop petites pour être détectées.

•

28 octobre, Barcelone

L'Andalousie n'était pas finie il fallait retourner mais en attendant mon pied a craqué.

Depuis une semaine je marche avec une grande fissure sous le talon
C'est une longue fourche dans la corne de mon pied, elle me fait me déplacer comme deux personnes différentes
Le côté droit comme une femme assumée une écrivaine voyageuse qu'on nomme avec ces mots-là devant l'audience
La femme du côté droit a traversé le désert plusieurs fois, elle marche avec une confiance qui sent très fort
Et tout le monde s'abrite dans l'odeur de sa vie.

Le côté gauche est une grande adolescente qui a peur d'habiter son corps, elle titube elle n'investit que la pointe du pied, c'est tout ce qu'elle croit posséder

La toute petite pointe de son tout petit pied, et tout le monde la lui vole.

Ça fait maintenant trois mois qu'on est séparés et deux êtres habitent mon corps (je ne le sais pas encore mais deux hommes habitent mon cœur). C'est cette immense brisure qui m'en informe aujourd'hui, et elle saigne. Je fends d'endroits que je ne savais pas friables. Pendant quatre jours je marche en croyant que c'est ma faute c'est moi qui ai trop fait le ménage en sortant de la douche c'est moi qui ai exagéré en voulant me débarrasser des peaux mortes, j'ai dû mettre quelque chose à vif, maintenant je suis forcée de marcher dans la blessure.

Un jour je me penche assez pour bien voir que non, ce n'est pas moi, mon pied craque de lui-même.

Ça m'ébranle ça me

Rassure.

Je n'en reviens pas je comprends que mon plancher se fend

Tu n'y es plus je marche au monde différemment, difficilement.

Depuis deux semaines tout se passe ici, dans les vraies choses de la vraie vie. Je fais une fissure au talon je me transforme en rupture, mon amie me tend la colle qu'elle a elle-même utilisée il y a six mois quand elle pleurait sa propre perte autour d'une table ronde sur les femmes qui se transforment en arbres en algues en sirènes, nous sommes toutes

rampantes. Une saison plus tard j'attrape son mal et elle me dit : « j'ai ce qu'il te faut elle me tend un petit flacon transparent, c'est pour refermer la fissure, ça aide à la cicatrisation ». Mon visage devient le petit emoji que l'homme qui m'aime de loin envoie toujours : je suis surprise, je ne savais pas qu'on pouvait cicatriser plus vite que la norme.

Un matin nous sommes une dizaine à nous asseoir en cercle dans le grand salon lumineux de mon adolescence. On parle de leurs mots merveilleux on parle de l'amour entre les lèvres et les lettres. Je me rersers café sur café sur melon sur myrtilles je n'arrête pas d'oublier la colle qui referme les blessures partout dans l'appartement. Mon amie me suit elle me dit « attends ma chérie tu oublies le flacon, tu le laisses sur tous les coins, c'est à se demander si tu veux vraiment les refermer tes fissures ». De ses grands yeux de biche en mer elle statue « mais tu ne veux pas guérir ma chérie ». Je ne réponds pas je soupire ma vie est un poème.

À mesure que les ondes gravitationnelles ondulent dans l'univers, elles étirent et écrasent l'espace d'une manière très spécifique. C'est comme tirer sur une bande de caoutchouc : elle s'allonge dans une direction et se raccourcit dans l'autre, puis revient à sa forme originale lorsqu'on la relâche. Les chercheurs appellent ça : le mode de respiration.

•

6 novembre, Valence

Depuis mercredi que je suis ici et je ne sais toujours pas comment

correctement appeler la ville. Elle résonnait si fort de loin, maintenant quand je la prononce en espagnol elle me sort des lèvres en portugais, quand je l'écris dans mon cahier elle se couche presque tout de suite en français. Bientôt quatre jours que je suis là et je ne sais toujours pas comment appeler Valence, et cet après-midi j'apprends qu'à mon insu on m'y a portée.

Un concert de Leonard Cohen demain soir à deux rues de la maison pour dix dollars à peine.

Un autobus à moitié prix pour quitter la ville le lendemain.

La Suédoise qui arrivait dans la Barcelone que je quittais mardi dernier s'en vient demain habiter le sofa-lit où je dors aujourd'hui.

Certains physiciens pensent qu'une partie de cette gravité «fuit» dans des dimensions supplémentaires au-delà des trois dimensions spatiales que nous expérimentons tous les jours.

Ces temps-ci ça fait un an

Que celui qui chante ma vie meurt.

Avant de partir j'ai appris que Montréal allait lui dédier le mois de novembre

On allait s'appliquer à aimer ce qui lui survit et j'allais être partie.

Cette semaine j'ai finalement suivi le chant des sirènes sur la Costa Brava. Je les rencontre trois mois après les avoir entendues cet été, de loin, pour la première fois. Je marche aujourd'hui près d'elles, seule, je ne sais pas trop pourquoi l'autre homme n'a pas étiré Barcelone

jusqu'ici, et ce matin la vie me touche le front du bout du doigt. Ce n'est presque rien j'aurais pu manquer le signe si le post-it de l'événement ne portait pas le large profil du chanteur à chapeau que j'aime même dans la mort.

Ce week-end ça fait un an que Leonard meurt sans arrêt et aujourd'hui je comprends qu'il m'a suivie dans l'automne de Valence

Je devais partir je suis restée j'ai quitté l'Italienne et sa maison de bord de mer parce que

Every heart

Every heart to love will come

But like a refugee

Je me suis rapprochée du concert je dors maintenant chez deux poètes qui le connaissent et l'aiment

L'un m'explique que Lorca et Asturias, tous deux originaires d'ici, sont des meubles de la maison de Cohen depuis qu'une première guitare lui a dit

Tu es déjà vieux et tu n'as pas encore dit merci.

Mon hôte me raconte les échos entre la *Waltz* et *El pequeño vals vienés*, le discours que l'un a offert quand le pays de l'autre l'a reconnu

Il m'explique que la langue brisée de mon poète préféré

A trouvé dans une rue de Montréal

Le père des doigts qui touchent la guitare qui me berce depuis vingt ans.

C'est apparemment un chanteur de rue catalan qui a transformé un *trench coat* brun en temple vivant

Je l'apprends aujourd'hui de la bouche d'un autre Catalan c'est lui-même qui m'invite
Dans son petit appartement excentré
Dans ce même morceau de ce même pays où je suis revenue si vite
Moi qui ne retourne jamais
Ces temps-ci ça fait un an que Leonard meurt sans cesse et ce soir il est venu me retrouver là où je suis.

J'arrive à l'heure je m'assois dans la première rangée pour pleurer toutes les chaises vides
Son vieux visage s'insère dans celui de l'homme que je perds tranquillement de l'autre côté de l'océan, ça me disparaît, par moments je dois fermer les yeux devant tout le monde pour bien voir l'invisible présence
La sienne la tienne et celle d'un Italien retrouvé (pour quatre jours à Barcelone puis perdu encore pour cinq, tout me glisse entre les doigts). Il est retourné dans sa maison plus bas sur la côte, c'est lui c'est elle qui ont été les premiers à prendre mon vide à quatre mains, au début mon vide était plein mais l'Espagne n'était pas encore l'automne n'était pas encore Leonard n'était pas encore tout sauf accidenté, ça ne faisait pas exactement un an que tu mourrais toujours et je ne marchais pas dans un parc plein de trous encore
Peut-on même imaginer
La longueur la largeur l'étoffe
De tous les fils invisibles
Qui nous guident et nous guettent, nous poussent nous guérissent et nous blessent

Mais la plupart du temps
S'en sacrent un peu
Tant qu'ils fassent effet.

Cette théorie, qui peut paraître séduisante, pourrait également expliquer la « faiblesse » relative de la gravité en tant que force fondamentale dans l'Univers, mais les instruments actuels ne permettent pas la détection de telles fréquences, qui seraient plus élevées et relèveraient d'une dimension supplémentaire.

Nous verrons
« Well let's see, » que le deuxième amour dit toujours, et m'écrit encore ce matin.

•

13 novembre, Málaga

Il existait dans le monde
Un être avec qui regarder les oranges gonfler
Assis devant le four d'une cuisine un samedi soir de fête
Il existait un être spécifique
Pour prononcer les lettres comme des camions, les mots plus forts que les chambres à coucher les accents à l'envers sur toute la durée de mes clavicules
Il existait un être pour chanter Édith Piaf dans la petite fenêtre bleue de ma peine
Une voix pour trouver une aubergine une orange un jardin entre mes jambes

Un gâteau quand mon dos s'éteint, deux fruits mûrs pour mes seins
Il existait dans ce monde
Un corps pour traduire à mes épaules
L'italien de son enfance suisse.

Il existait une voix pour lire le café de mon nom secret
Embrasser deux fois chaque carré de peau
Pour briser la coupole de verre
Comme dans *La Belle et la Bête* sans le savoir encore.
Il existait un homme pour tourner les soupes portugaises à l'huile d'ici
Me mener la chaleur dans la toux et l'otite à l'hôpital
M'accompagner à la salle de bain m'hydrater les chemins sous les pieds
Me dire *you are my life now*, avec une bouche où le *now* sonne comme un
oreiller dans le drame.

Il existait un homme qui vit depuis juste assez longtemps dans une
ville que j'ai d'abord choisie pour la poésie (la poésie cache la stratégie
cache la gravité)
J'allais visiter un village et guérir sur la plage un peu
C'était l'été dernier, depuis la saison a tourné et je l'ai suivie.

(Il aurait pu exister un troisième homme je l'avais voulu d'avance mais
il m'a ignorée, ça ne m'arrive jamais, j'ai beaucoup essayé, je ne le fais
jamais. J'avais plusieurs fois essayé avec plusieurs outils normalement
on aurait répondu positivement à mon visage de planète mais cette
fois-ci non, le troisième homme portait un nom de femme, il s'est
entendu avec le vent pour me pousser vers le deuxième, celui qui m'a
finalement reçue porte un nom d'eau, tout conspire.)

Il existait l'automne andalou vers lequel j'ai plus tard acheté l'aller sans
connaître le retour

Dans novembre existait un être près de qui voir les contours de l'Inde
dans une crêpe aux bananes, deviner le Sri Lanka et des petits bouts du
Japon près de la croûte qui brûle.

Il existait un être pour me rebaptiser en animal, en fruit, en céréale qui
remplit sans enfler

Un être pour pénétrer les espaces vacants
En les apprenant au fur et à mesure mais quelque chose le savait déjà.

Il existait un corps pour remplir l'espace
Que je ne suis pas encore sûre de ne pas vouloir vide de toi
C'est comme pour la fourche, j'agrandis en marchant.

Il existait un être qui m'attendait depuis des années il me couvre les
joues pour me promettre qu'il vivrait de poires et de pinottes en Russie
Me pleurer dans le cou quand je lui dis que je l'aime sans que les mots
ne s'accrochent tout à fait entre nos peaux

Je sépare les lettres et les dépose dans son oreille

I
love
you

Et tout tombe et tout est dû c'est quelque chose de fou c'est quelque
chose qui pousse

C'est plein de petits êtres invisibles cachés entre nous

Ils ne nous regardent même pas faire l'amour ils savent déjà tout ils

connaissent déjà la fin
Il existait un être qui existe maintenant dans le flou des villes du Sud
Tout a planifié en secret mon départ mon arrivée et mon retour
Dans une ville qu'aucun corps étranger n'aime, excepté le mien.

Au début il n'y avait rien
À peine un divan mauve et une jupe à carreaux (très courte sur des
cuisses blondies)
Des mains presque aussi petites que les miennes (et des lèvres d'août)
Il n'y avait rien vraiment et maintenant il existe un être qui aime le
creux de mes genoux et embrasse mes aisselles en automne
En les tenant comme des petits bateaux d'or
Il m'amène bientôt me baigner dans l'hiver de son lac des cygnes
Et j'y vais.

Catherine Anne Laranjo

Catherine Anne Laranjo a trente ans, vit à Montréal et vient au monde. Elle est candidate à la maîtrise en création littéraire à l'UQAM, où elle s'intéresse à la vie-poésie, à l'écriture voyageuse et aux espaces où ça (se) touche.

